

[Scène](#) - Le Courrier

Familles, je vous haine

Avec *Sagrada Familia*, au Théâtre de Vidy puis en tournée, Nathalie Lannuzel met en scène un premier texte émouvant et remarquable sur sa propre histoire d'inceste.

lundi 10 février 2025

[Isabelle Carceles](#)



Nathalie Lannuzel a confié son premier texte à un quatuor de comédien-nes. CALYPSO MAHIEU Théâtre de Vidy

*Sagrada Familia, ou comment édifier une cathédrale sur un marécage*, commence avec une projection, en fond de scène, qui nous entraîne dans la profondeur fascinante d'une constellation cosmique en mouvement. Et ce mot, qui s'inscrit en grand: «Terreur.»

Tout en racontant la solitude sidérale de l'espace sans fin, la constellation évoque ces liens - innombrables qui relient, dans une famille, les enfants à leurs parents, qui sont eux-mêmes les enfants d'autres parents, et ainsi de suite... Quant à la terreur, c'est aussi cette expérience sidérante de l'inceste, que Nathalie Lannuzel a vécue de plein fouet, dès l'âge de 5 ans. L'inceste qui fait d'elle et de toutes les victimes des «exilées».

### La parole circule

A Vidy-Lausanne ces jours puis en tournée, *Sagrada Familia* est l'histoire personnelle de son autrice, et beaucoup plus que ça. «Du plus loin dont je me souviens, j'ai porté en moi la nécessité d'un monde autre, d'une autre vérité que celle qui imprégnait mon enfance.» Ces mots, Nathalie Lannuzel les confiait en 2007 dans un très bel entretien avec Guy Bruit, intitulé «Parcours d'une comédienne».

Presque 20 ans plus tard, actrice reconnue, chevronnée, et «sauvée» par le théâtre et sa pratique, elle offre son regard, sa réflexion, et la puissance du souffle de ses mots pour démêler les enjeux, les différentes dimensions et questions que l'inceste a dressés sur sa route. Et tout participe dans sa mise en scène, sans un temps mort, à traquer le sens, à chercher à comprendre comment «cela» est possible.

A commencer par le dispositif. Quatre comédien-nes, de deux générations: Claire Deutsch et Pierre-Isaïe Duc, père et mère, Pierre Boulben et Alice Delagrave, le frère et la sœur, pourrait-on penser de

prime abord. Mais chaque interprète est aussi membre d'un chœur, la parole circule et se relaie entre eux. Il s'agit ici d'abord de l'observation d'une dynamique, celle d'une cellule familiale malade – malade de son passé, et qui le reproduit, silencieusement, sans que les mots n'affleurent à la conscience.

Comment dire, malgré tout, ce qui échappe aux mots, ce qui ne peut par définition être dit? Comme l'exprime si bien cette phrase inachevée, car inachevable: «S'il arrêta de la...»? Quand on ne peut pas parler, on mange, note Nathalie Lannuzel. C'est ce qui arrive quand «se mettre à table» devient synonyme non d'avouer, mais de «parler et surtout ne rien dire». Car le silence, le déni s'étendent à toutes les dimensions de la vie familiale. Alors on se gave, on s'empiffre. Ou on vomit tout ce qu'on ne peut pas dire.

Elle nous parle à toutes et tous. Elle nous libère en se libérant

Comment fonctionne la mainmise du parent sur l'enfant, cette soumission instaurée par petites touches, une remarque dénigrante par-ci, une gifle par-là? Comment cette mainmise aboutit-elle à la mise à mort psychique de l'enfant, de sa volonté, au «béton» qui envahit son esprit? Et comment la misogynie imprègne-t-elle les rapports entre les femmes, les hommes et leurs enfants, en rabaissant et en opprimant systématiquement et impitoyablement?

Le mélange de pudeur et de mots très forts, d'images parfois à la limite du supportable et de profondeur des interrogations, tout comme la langue de ce texte, extrêmement poétique, font que l'on demeure interpellé-e de bout en bout.

Quant à la cathédrale du sous-titre, édifiée sur le marécage grouillant des viols, dénis, abus divers, ses fondations, ses blocs de marbre et ses flèches sont constitués de beauté, affirme Nathalie Lannuzel. «Saisir la beauté pour se sauver»: cette intuition de l'enfant, cet attachement féroce et forcené à tout ce qui peut sauver, aux détails infimes – fleurs, lumières, odeurs –, c'est ce qui la sauve, en effet. C'est ce qui fait qu'elle survit, et fait même plus que ça: elle nous parle à toutes et tous, par-delà les années, et les rôles que chacun et chacune se retrouve à endosser. Elle nous libère en se libérant.

Jusqu'au 14 février au Théâtre Vidy-Lausanne, le 11 mars au Théâtre Benno Besson, Yverdon, et les 13 et 14 mars à l'Usine à Gaz, Nyon.